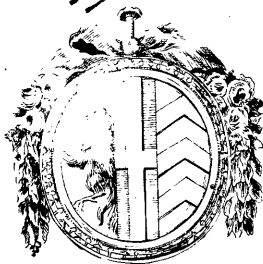


LYNDEN
VAN HEMMEN.

~~1012E6~~

Exp. Ok 6-22-5

-3j



A MONSIEUR MUNTER

Hypemistia
par le Misme

L'œuvre
par de Belloy

De l'octet
par de la Harpe

PHILOCTÈTE

ABANDONNÉ DANS L'ISLE DE LEMNOS,

TRAGÉDIE.

*Traduite du Grec de Sophocle,
en trois Actes en Vers,*

Par M. DE LA HARPE, de l'Académie Française.

Réprésenté pour la première fois au Théâtre Français à la Haye le 3 Novembre 1785.

Sophocleo quæ Carmina digna cothurno? Virg:



A L A H A Y È,
CHÉZ H. CONSTAPEL, Libraire.
M D C C L X X V.

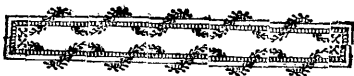


A C T E U R S.

PHILOCTETE, *Mr. du Bois.*
ULYSSE, *Mr. Chevalier.*
PYRRHUS, *Mr. Masfin.*
HERCULE, *dans un radeau.* *Mr. du Mail.*
UN GREC.
SOLDATS.

Le Scène est à Lemnos.





PHILOCTETE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le bord de la mer. On voit de côté & d'autre différentes ouvertures entre des rochers ; mais la grotte de Philoctète est supposée ne pouvoir être vue que dans le fond du Théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE, PYRRHUS, deux Soldats Grecs.

U L Y S S E.

Nous voici dans Lemnos, dans cette Île sauvage,

Dont jamais nul mortel n'habita le rivage.

Du plus vaillant des Grecs, ô vous, fils & rival,
Fils d'Achille, ô Pyrrhus ! c'est sur ce bord fatal,

Au pied de ces rochers , près de cette retraite ,
 Que l'on abandonna le triste Philoctète.
 C'est moi qui l'ai rempli cet ordre de rigueur.
 Il le fallait : frappé par quelque Dieu vengeur ,
 D'une incurable plaie éprouvant les supplices ,
 Il troublait de ses cris la paix des sacrifices ,
 De son aspect impur blesfait leur sainteté ,
 Et souillait tout le camp de sa calamité.
 Mais laissons ce récit : le tems , le danger presse.
 Je veux rendre aujourd'hui Philoctète à la Grèce.
 S'il fait que dans cette Isle Ulysse est descendu ,
 De nos travaux communs tout le fruit est perdu :
 Je dois fuir ses regards. Vous , dont le noble zèle
 Promit à mes projets l'appui le plus fidèle ,
 Approchez de cet antre , & voyez son séjour :
 Par une double issue il est ouvert au jour ;
 Un ruisseau , si le tems n'a point tari son onde ,
 Coule des flancs creusés d'une roche profonde.
 Vous pouvez aisément reconnaître à ces traits
 L'asyle qu'il habite : observez - en l'accès.
 Tâchez de découvrir s'il est dans sa demeure.
 S'il est absent , je puis vous apprendre sur l'heure
 Quels grands desseins ici je dois exécuter ,
 Et sur-tout quels secours vous devez leur prêter.

PYRRHUS , *s'avançant au fond du Théâtre.*

Au premier de vos soins je m'en vais satisfaire.
 Oui , je crois voir déjà ce sauvage repaire ,
 Cette grotte. . . .

U L Y S S E .

Au sommeil peut-être est-il livré.

PYR-

P Y R R H U S.

Nul homme ne se montre en ce lieu retiré.
 Tout ce que j'aperçois, c'est un lit de feuillage,
 Un vase d'un bois vil & d'un grossier ouvrage...

U L Y S S E.

Ce sont-là ses trésors,

P Y R R H U S.

Des rameaux dépouillés...
 Que dis-je ! des lambeaux que le sang a fouillés.
 Ah ! Dieux !

U L Y S S E.

C'est sa retraite : à nos yeux tout l'atteste.
 Sans doute il n'est pas loin ; sa blessure funeste
 Laisse bien peu de force à ses pas douloureux.
 Pourrait-il s'écarter ? Hélas ! le malheureux
 Est allé sur ces bords chercher sa nourriture,
 Quelque plante, remède aux tourmens qu'il endure,

(*Aux Soldats.*)

Vous, d'un œil attentif, observez tout, Soldats;
 Que son retour ici ne nous surprenne pas.
 De tous les Grecs, objets du courroux qui l'anime,
 C'est Ulysse sur-tout qu'il voudrait pour victime.

(*Les deux Soldats s'éloignent.*)

P Y R R H U S .

Il fuffit. On fe peut afurer fur leur foi.
 Sur vos defseins fecrets ouvrez-vous avec moi,
 Parlez.

U L Y S S E .

Fils d'un Héros , songez bien que la Grèce
 A de ses intérêts chargé votre jeunesse.
 L'E'tat n'a point ici besoin de votre bras ,
 Et la seule prudence y doit guider vos pas ,
 Doit fléchir la hauteur de votre caractère.
 Quoi qu'on exige enfin de notre ministère ,
 Pour servir la Patrie , il faut nous réunir ;
 Elle attend tout de vous , & doit tout obtenir.

P Y R R H U S .

Que faut-il ?

U L Y S S E .

Il s'agit de tromper Philoctete.
 Je vois l'étonnement où ce seul mot vous jette ;
 Mais , n'importe , écoutez : il va vous demander
 Qui vous êtes , quel fort vous a fait aborder
 Sur les rochers déserts qui défendent cette Ile :
 Dites-lui , fans détour , je suis le fils d'Achille.
 Mais feignez qu'animé d'un fier ressentiment ,
 Et contre des ingrats irrité justement ,
 Vous retournez au lieu où vous prîtes naissance ,
 Que vous abandonnez les Grecs & leur vengeance ;
 Les Grecs qui , supplians , abaisés devant vous ,
 Trop instruits qu'il lion doit tomber sous vos
 coups ,

Ont

Ont au pied de ses murs conduit votre courage,
 Et qui de vos bienfaits vous payant par l'outrage,
 Près du tombeau d'Achille ont dépouillé son fils,
 De vos exploits, des siens, vous ont ravi le prix,
 Et préférant Ulysse, ont à votre prière
 Refusé l'héritage & l'armure d'un père.
 Contre moi-même alors, s'il le faut, éclatez
 En reproches amers par le courroux dictés,
 Sans craindre que ma gloire en paraisse flétrie:
 On ne peut m'offenser en servant la Patrie;
 Et vous la trahissez, si Philoctète enfin
 Echappe au piège adroit préparé par ma main.
 Ne vous y trompez pas: sans les flèches d'Hercule,
 En vain vous nourrissez l'espérance crédule
 De renverser les murs du superbe Iion;
 Oui, pour marquer le jour de sa destruction,
 Il faut que Philoctète aille aux remparts de Troye,
 Et des flèches qu'il porte Iion est la proie.
 Vous seul de tous les Grecs, vous pouvez au-
 jourd'hui,
 Sans crainte & sans danger, paraître devant lui.
 Il ne peut avec eux vous confondre en sa haine;
 Vous n'avez point prêté le serment qui m'en-
 chaîne.
 Vous n'êtes point, trop jeune au gré de votre
 ardeur,
 Le part à nos exploits, non plus qu'à son malheur.
 Mais, s'il savait qu'Ulysse a touché ce rivage,
 Nous devons, vous & moi, tout craindre de sa rage.
 C'est la ruse, en un mot, qui seule dans vos mains
 Ferapasser ces traits dont les coups sont certains;
 Ces traits, dépôt fatal, trésor cher & terrible,
 Armes d'un demi-Dieu, qui l'ont fait invincible.

Je connais votre cœur, il feint mal-aisément ;
 Sans doute il n'est pas né pour le déguisement.
 Mais le prix en est doux, Seigneur; c'est la victoire.
 L'artifice est ici le chemin de la gloire.

Osez 1 tromper pour vaincre, & n'en croyez
 que moi.

Ailleurs de l'équité suivons l'austère loi ;
 Sachons - en respecter les bornes légitimes ;
 Aujourd'hui seulement oublions ses maximes.
 Je ne veux rien qu'un jour, un seul jour; désormais
 A vous, à vos vertus, je vous rends pour jamais,

P Y R R H U S.

A suivre vos conseils comment puis-je descen-
 dre 2 ?

Loin de les approuver, je souffre à les entendre.
 Ces-

1 Brumoy traduit: *Osons faire un crime léger, mais nécessaire.* Cette phrase, qui n'est point dans l'original, est très-déplacée dans la traduction. Sophocle ne met qu'un seul mot, qui forme une espèce de réticence très-adroite: *τολμᾶ*, "osez, & nous ferons ensuite vertueux." Il ne se sert point du mot de *crime*, qui est beaucoup trop fort pour la situation, & qui blesserait trop l'oreille de Pyrrhus. Ulysse dit seulement: "livrez-vous à moi, & oubliez de rougir pendant quelques heures." *εἰς ἀναίδεσ, ἡμέρας μερὸς βραχύ, δὸς μοι σεαυτὸν.* Il a observé les convenances, & le Traducteur les viole.

2 Brumoy traduit: *vos conseils me font horreur à entendre.* Le Traducteur commet ici encore la même fau-

Ceszez, fils de Laërte, un semblable discours ;
 Achille ne m'a point instruit à ces détours :
 A son sang, comme à lui, la fraude est étrangère,
 Et ce n'étaient point là les armes de mon père.
 S'il nous faut entraîner Philoctete aux combats,
 Je prétends contre lui n'employer que mon bras.
 Faible & seul contre tous, où serait sa défense ?
 J'ai promis avec vous d'agir d'intelligence ;
 Mais dût-on m'accuser de faiblesse & d'erreur,
 Je crains le nom de traître, il me fait trop d'hor-
 reur.

J'aime mieux, s'il le faut, succomber avec gloire,
 Que d'avoir à rougir d'une indigne victoire.

U L Y S S E.

Et moi, Pyrrhus, aussi comme vous autrefois, 3
 Sans peur dans les dangers, dans les conseils,
 sans voix, Je

faute. Il outre l'expression qui est juste dans l'original. Il y a dans le grec : *αλγα κλυων* ; mot à mot, je souffre à les entendre. Si le Tradacteur avoir fait réflexion que Pyrrhus finit par sacrifier ses répugnances si justes & si nobles, il n'auroit pas employé le mot d'*horreur*. Ces nuances sont essentielles à la vérité dramatique.

3 Brumoy traduit : *Prince trop généreux, j'approuve de si beaux & de si nobles sentimens.* Il n'y a pas un mot de cela dans l'original : " fils d'un Héros, & moi aussi, " quand j'étais jeune, j'ai cru, &c." *καυτός ὢν νέος ποτε*, &c. Combien ce dialogue est plus vif & plus précis !

Je crus que la valeur seule pouvait tout faire.
 Aujourd'hui que le tems me détrompe & m'é-
 claire,
 Je vois qu'il faut sur-tout, pour régir des E'tats ;
 Que la tête commande & conduise le bras.

P Y R R H U S.

Mais quoi ! c'est un mensonge enfin qu'on me
 demande.

U L Y S S E.

Le mensonge est léger ; la récompense est grande.

P Y R R H U S.

De fléchir ce Guerrier n'est-il aucun moyen ?

U L Y S S E.

La douceur ni la force ici ne peuvent rien.

P Y R R H U S.

La force ! ce mortel est-il donc indomptable ?

U L Y S S E.

Ses traits portent la mort, la mort inévitable.

P Y R R H U S.

Ainsi, l'on risque même à s'offrir devant lui ?

U L Y S -

T R A G E D I E. 112

U L Y S S E.

Oui, si l'art ne vous sert & de guide & d'appui.

P Y R R H U S.

Trahir la vérité! le peut-on sans basfesse?

U L Y S S E.

On le doit, s'il s'agit du falut de la Grèce.

P Y R R H U S.

Me réfoudre à tromper! moi, Seigneur! j'en
rougis.

U L Y S S E.

Eh! comment rougit-on de fervir fon pays?

P Y R R H U S.

Quoi! pour fervir les Grecs, n'est-il point d'autre
voie?

U L Y S S E.

A Philoctete enfin les Dieux ont promis Troie:

P Y R R H U S.

Ainsi l'on m'abusait, lorsqu'on a prétendu
Qu'à mes destins, à moi, ce triomphe était dû;
Et mon cœur que flatta son erreur & la vôtre.
S'enivrait d'un honneur réservé pour un autre!

U L Y S S E.

U L Y S S E ,

La gloire entre tous deux est commune au-
 jourd'hui ;
 Il ne peut rien sans vous, ni Pyrrhus rien sans lui.

P Y R R H U S ,

„ Eh bien, des Immortels il faut remplir l'oracle ;
 „ A leurs profonds desseins qui pourrait mettre
 „ „ obstacle ?
 „ Je dois venger un père , & soutenir son nom :
 „ Cet honneur n'appartient qu'au vainqueur
 „ „ d'Ilion.
 „ J'ai , pour le mériter , fait plus d'un sacrifice...
 „ A Philoctete au moins je puis , sans artifice ,
 „ Me plaindre des affronts dont je fus indigné ;
 „ Je tairai seulement que j'ai tout pardonné.
 „ Puisqu'il le faut enfin , je consens qu'il ignore,
 „ Qu'offensé par les Grecs, Pyrrhus les fert en-
 „ core.
 „ Il en coûte à mon cœur , & je cède à regret. ”

U L Y S S E .

Accomplissez des Dieux l'immuable décret,
 Le prix de la sagesse & celui du courage,
 De qui leur est soumis est le double apanage.

P Y R R H U S .

Je bannis tout scrupule . . . on le veut . . . j'o-
 béis.

ULYS-

U L Y S S E.

Mes conseils dans ce cœur font - ils bien affermis ?
Puis - je compter sur vous ?

P Y R R H U S.

Ma parole est un gage,
Qui doit vous rassurer.

U L Y S S E.

Je retourne au rivage.
Demeurez : attendez Philoctète en ces lieux,
Je vous laisse un moment ; & que puissent les
Dieux ,
Mercure protecteur , Minerve tutélaire ,
De nos soins partagés assurer le falaiie.
Adieu.

S C E N E II.

PYRRHUS, *seul.*

LA pitié parle à mon cœur combattu.
Sous quel affreux destin Philoctète abattu
Traîne depuis dix ans sa vie infortunée !
Sa misère en ces lieux gémit abandonnée.
Tourmenté de sa plaie , assiégé de besoins ,

Il souffre fans remède, il pleure fans témoins.
 Seul, il conte ses maux à la mer, au rivage,
 Sans avoir un ami dont la voix le soulage.
 Ignorant la douceur des soins compatissans,
 Il n'a point de soutien de ses jours languissans,
 Pas même ce plaisir, si cher aux misérables,
 De voir, d'entretenir, d'entendre ses semblables.
 De l'aspect des humains privé dans ses malheurs,
 L'écho seul des rochers répond à ses douleurs.
 Quel sort! & cependant, illustre dans la Grèce,
 Egal à tous nos Chefs, en courage, en noblesse,
 Pour un autre avenir il semblait destiné:
 A cette épreuve, hélas! les Dieux l'ont condamné!
 Nos jours sont leur présent; nos destins, leur
 ouvrage:

Heureux qui de leur main ne reçut en partage
Que cet état obscur, que du moins leur faveur
Eloigna des dangers qui suivent la grandeur!
 Mais un soldat revient.

S C E N E I I I.

P Y R R H U S , U N S O L D A T .

L E S O L D A T .

PHILOCLETTE s'approche
 Dans un sentier étroit, non loin de cette roche;
 Je l'ai vu se traîner d'un pas appesanti,
 Trem-

Tremblant, par la douleur fans cefse rallenti.
Il m'a vu; fur mes pas fans doute il va paraître.

S C E N E I V.

PYRRHUS, PHILOCTETE, *deux Soldats.*

PHILOCTETE.

HÉLAS! au nom des Dieux, qui que vous
puissiez être,
Etrangers, que les vents dans cette Ile ont portés,
D'où venez-vous chercher ces bords inhabités?
Et quel est votre nom? quelle est votre Patrie?
Vous m'offrez de la mienné une image chérie;
Oui, c'est l'habit des Grecs qu'avec transport
je vois.
Répondez, que je puisse entendre votre voix,
Reconnaître des Grecs l'accent & le langage.
Ah! n'ayez point d'horreur de mon aspect sauvage.
Je ne fuis point à craindre: ayez, ayez pitié
D'un malheureux, du monde & des Dieux oublié.
La grace que de vous ici je dois attendre,
C'est qu'au moins vous daigniez me parler &
m'entendre.

P Y R R H U S.

Soyez donc satisfait, nous sommes Grecs.

PHI-

PHILOCTÈTE. 4

O Ciel!

Après un si long temps d'un exil si cruel,
 O que cette parole à mon oreille est chère!
 Quel dessein, ou pour moi quel vent assez
 prospère,
 A guidé vos vaisseaux & vous mène en ces lieux?
 Parlez, & contentez mes desirs curieux.

PYRRHUS.

On me nomme Pyrrhus; je suis le fils d'Achille,
 Je suis né dans Scyros, & retourne à cette Ile.
 Vous savez tout.

PHILOCTÈTE. 5

O fils d'un mortel renommé,
 D'un Héros que jadis mon cœur a tant aimé!

4 Réponse favorable à mon impatience!
 Chère & douce parole, après tant de silence!
 C'est donc toi que j'entends! Quoi! mon fils, je te voi,
 Quel destin, quel hasard, quel vent heureux pour moi,
 T'a conduit jusqu'ici, consolateur aimable,
 Pour esfuyer enfin les pleurs d'un misérable?

Racine le fils.

5 Fils d'un père fameux, digne appui de son nom,
 O! du vieux Lycomède illustre nourrisson,
 Habitant d'un pays si doux à ma mémoire,

Hé

O du vieux Lycomède & l'élève & la joie !
De quels bords venez - vous ?

P Y R R H U S.

Des rivages de Troye.

P H I L O C T E T E.

Comment ? vous n'étiez point au nombre des
Guerriers
Qui contre les remparts marchèrent les premiers,

P Y R R H U S.

Vous-même, en étiez-vous ?

P H I L O C T E T E.

Vous ignorez peut-être
Quel mortel devant vous le destin fait paraître.

P Y R R H U S.

(à part)

(haut)

„ Il faut dissimuler. „ D'où puis-je le savoir ?
Pour la première fois nous venons de vous voir.

P H I -

Hélas ! est-ce toi même ? oserai-je le croire ?
D'où viens-tu ? quels vaisseaux t'amènent en ces lieux ?

Raconte le fils,

B

PHILOCTÈTE.

Quoi ! mon nom , mes revers , ma funeste aventure ! . . .

PYRRHUS.

Je n'en ai rien appris.

PHILOCTÈTE.

O comble de l'injure !
 Eh bien ! suis-je en effet assez infortuné ,
 Des Dieux & des mortels assez abandonné ?
 La Grèce de mes maux n'est pas même informée ;
 On en étouffe ainsi jusqu'à la renommée ;
 Et quand le mal affreux dont je suis consumé ,
 Devient plus dévorant & plus envenimé ,
 Mes lâches oppresseurs , dans leur secrète joie ,
 Insultent aux tourmens dont ils m'ont fait la proie .
 O mon fils ! vous voyez délaissé dans Lemnos ,
 Ce Guerrier , autrefois compagnon d'un Héros ,
 Inutile héritier des traits du grand Alcide ,
 Philoctète , en un mot , que l'un & l'autre Atride ,
 Excités par Ulysse à cette lâcheté ,
 Et seul & sans secours dans cette isle ont jeté ,
 Blesé par un serpent de qui la dent impure
 M'infecta des poisons d'une horrible morsure .
 Les cruels ! . . . De Chrysa , vers les bords Phrygiens ,
 La victoire appelait leurs vaisseaux & les miens .
 Nous touchons à Lemnos : fatigué du voyage ,
 Le sommeil me surprend sous un antre sauvage .
 On

On fait cet instant, on m'abandonne, on part ;
 On part, en me laissant, pour un reste d'égard ;
 Quelques vases grossiers, quelque vile pâture,
 Des voiles déchirés, pour sécher ma blessure,
 Quelques lambeaux, rebut du dernier des hu-
 mains :

Puisse Atride éprouver de semblables destins !
 Quel réveil ! quel moment de surprise & d'alar-
 mes ! 6.

Que

6 O réveil ! ô moment de surprise & d'alarmes !
 O spectacle ! ô douleur ! que de cris ! que de larmes !
 Lorsque je me vis seul couché dans ces déserts,
 Et mes vaisseaux sans moi fendant le sein des mers !
 J'appelle, mais en vain, mes compagnons perfides,
 Et d'imprécations accablant les Atrides,
 Quand je jette par-tout un regard empressé,
 Je ne trouve par-tout que ce qu'ils m'ont laissé ;
 Un sauvage rocher, solitude cruelle.
 Et de gémissemens une source éternelle.
 Quel sera le soutien de mes malheureux jours ?
 Le tems m'y fit songer : mon arc fut mon secours.
 Aux habitans de l'air je déclarai la guerre ;
 Mais réduit à traîner mes membres contre terre,
 Pour chercher les oiseaux, par mes flèches percés,
 Ou des restes de bois avec peine amassés,
 Par combien de douleur ma pénible industrie
 Me fit-elle acheter une mourante vie !
 Le feu qu'en soupirant j'arrache des cailloux ;
 De mes tristes hivers m'adoucit le courroux,
 Dans l'horreur de cette Isle inculte, inhabitée,
 Sans commerce, sans port, loin du monde écartée.
 Et dont les voyageurs craignent tous d'approcher,

Que d'imprécations ! que de cris & de larmes !
Lorsqu'en ouvrant les yeux, je vis fuir mes vais-
seaux

Que loin de moi les vents emportaient sur les
eaux !

Lorsque je me vis seul , sur cette plage aride ,
Sans appui dans mes maux , sans compagnon ,
sans guide !

Jetant de tout côté des regards de douleur ,
Je ne vis qu'un désert , hélas ! & le malheur ,
Tout ce qu'on m'a laissé , le désespoir, la rage ! ...
Le tems accrut ainsi mes maux & mon outrage.
J'appris à soutenir mes misérables jours.

Mon arc , entre mes mains seul & dernier recours,
Servit à me nourrir ; & lorsqu'un trait rapide

Fai-

Dans ces horribles lieux , que viendroient-ils chercher ?
Non , ce n'est qu'à des vents pour eux impitoyables.
Que je dois la douceur de revoir mes semblables.
Les uns m'ont accordé quelques vieux vêtements ,
Les autres m'ont laissé des restes d'alimens :
Tous m'ont plaint ; mais , hélas ! ô tendresse inutile !
Qu'ai-je gagné de plus de leur pitié stérile ?
Tous m'ont abandonné : d'un horrible fardeau ,
Qui voudroit , ô mon fils ! infecter son vaisseau ?
Tel est l'état affreux où depuis tant d'années ,
Je remplis constamment mes dures destinées.
Aux Atrides cruels , voilà ce que je doi.
Ulysse leur apprit à se venger de moi.
Dans ce supplice lent , c'est ma mort qu'ils attendent :
Voilà ce qu'ils m'ont fait ; que les Dieux le leur rendent !

Racine le fils.

Faisait, du haut des airs, tomber l'oiseau timide,
 Souvent il me fallait, pour aller le chercher,
 D'un pied faible & souffrant, gravir sur le rocher,
 Me traîner, en rampant, vers ma chétive proie;
 Il falloit employer cette pénible voie
 Pour briser des rameaux, & pour y recueillir
 Le feu que des cailloux mes mains faisaient jaillir.
 Des glaçons, dont l'hiver blanchifait ce rivage, 7
 J'ex-

7 J'ai suivi ici un sens différent de celui de Brumoy; il traduit ainsi: " je rampais de même pour
 " chercher de l'eau, & quand il falloit couper le
 " bois qui m'étoit nécessaire, *sur-tout dans les rigueurs*
 " *de l'hiver, où l'Isle est inondée*, je n'en venais à bout
 " qu'avec d'extrêmes travaux." Voici les vers grecs:

Πρὸς τῶν ἄν ἐί τ' ἔδει τί καὶ ποτὸν λαβεῖν,
 Καὶ ποῦ πάγος χυθένῃ, οἷα χειμάτι
 Ξύλον ἢ θραῦσαι, ταῦτ' ἄν ἐξερπῶν τάλας
 Ἐμηχανώμην.

La seule équivoque qui puisse s'offrir dans le texte,
 est dans ces mots πάγος χυθένῃ, la glace étant
 fondue, que Brumoy explique par l'Isle inondée. Mais
 pour adopter ce sens, il faut faire quelque violence
 à la construction naturelle, & changer la ponctua-
 tion. Car Brumoy a dû lire ainsi le second Vers,
 en mettant une virgule après χειμάτι, qui n'est
 point dans le texte,

Καὶ πᾶς πάγος χυθένῃ, οἷα χειμάτι,
 Ξύλον ἢ θραῦσαι

J'exprimais avec peine un douloureux breuvage.
 Enfin, cette caverne & mon arc destructeur,
 Et le feu, de la vie heureux conservateur,
 Ont soulagé du moins les besoins que j'endure;
 Mais rien n'a pu guérir ma funeste blessure.
 Nul commerce, nul port aux voyageurs ouvert,
 N'attire les vaisseaux dans ce triste désert.
 On ne vient à Lemnos que pousé par l'orage;
 Et depuis si long-tems errant sur cette plage,
 Si j'ai vu des nochers, malgré tous leurs efforts,
 Pour obéir aux vents, descendre sur ces bords,
 Je n'en obtenais rien qu'une pitié stérile,
 Des consolations le langage inutile,
 Des secours passagers, ou de vieux vêtemens;
 Mais malgré ma prière & mes gémissemens,
 Nul n'a sur ses vaisseaux accueilli ma misère,
 Ni voulu sur les flots me conduire à mon père.
 Depuis dix ans, mon fils, je languis dans ces lieux,
 Sans cesse dévoré d'un mal contagieux,

Vic-

& alors il a pu entendre, & *glacie fusâ*, qualiter hie-
me, (fit) *ligni aliquid frangere*. Moi, au contraire,
 j'ai rapporté ces mots, *καὶ πᾶ πάγῃ χυθέντος*, au
 Vers précédent; *εἰ τ' ἔδει τι καὶ ποτὸν λαβεῖν*, “&
 “ s'il fallait chercher quelque boisson, & *quidem gla-*
 “ *cie fusâ*, que je ne trouvais que dans la glace
 “ fondue, & de même dans l'hiver ramasser du
 “ bois,” &c. J'ai joint ensemble la fin du second
 Vers & le commencement du troisième, comme il
 l'est dans le texte, & j'ai traduit *οἶα*, par *de même*,
pariter, comme a fait le Scholiaste Latin qui a suivi
 le même sens. C'est aux Hellénistes à juger.

Victime d'une lâche & noire ingratitude,
 Souffrant dans l'abandon & dans la solitude.
 Les Atrides, Ulysse, ainsi m'ont attaché
 A ce supplice lent que leur haine a cherché;
 Ils m'ont surpris ainsi dans les pièges qu'ils ten-
 dent;
 Ils m'ont fait tous ces maux: que les Dieux les
 leur rendent!

P Y R R H U S.

Noble fils de Poëan, je ressens vos malheurs;
 J'en déteste avec vous les coupables auteurs;
 J'y reconnais la main d'Ulysse & des Atrides;
 Eh! qui fait mieux que moi combien ils sont
 perfides?

PHILOCTETE.

Quoi! vous-même, Pyrrhus, vous ont-ils outragé?

P Y R R H U S.

Que puis-je - je du moins être bientôt vengé!
 Puis-je apprendre aux Rois d'Ithaque & de
 Mycènes,
 A respecter le sang qui coule dans mes veines!

PHILOCTETE.

De grâce, instruisez - moi de leur nouveaux
 forfaits.

P Y R R H U S.

Comment vous raconter les affronts qu'ils m'ont
 faits?

Quand la Parque d'Achille eut borné la carrière
re

P H I L O C T E T E .

Qu'entend-je ? Achille est mort !

P Y R R H U S .

Oui , Seigneur ; mais mon père
Sous les coups d'un mortel du moins n'est pas
tombé ,
Sous les traits d'Apollon Achille a succombé.

P H I L O C T E T E .

O mort digne , en effet , d'un Héros invincible !
O perte qui pour moi n'en est pas moins sensible !
Pardonnez si mes pleurs vous ont interrompu ;
Aux mânes d'un ami cet hommage était dû.

P Y R R H U S .

Ce tribut douloureux pour mon cœur a des char-
mes ;
Mais pour d'autres que vous , vous reste-t-il
des larmes ?

P H I L O C T E T E .

O mon fils ! . . . poursuivez.

P Y R R H U S .

Je pleurais ce Héros ,
Quand Ulysse & Phœnix , descendus à Scyros ,
Alléguant un Oracle , & flattant ma jeunesse ,
Vinrent , au nom des Dieux protecteurs de la
Grèce ,
M'assurer qu'à moi seul , à mon sang , à mon nom ,
Ap-

Appartenait l'honneur de détruire Iliou,
 Que Pyrrhus héritait des grands destins d'Achille.
 De me persuader sans doute il fut facile.
 Le desir d'embrasser les restes précieux
 D'un père que jamais n'avaient connu mes yeux,
 D'aller offrir mes pleurs à des cendres aimées,
 Qui sous la tombe encor n'étaient point enfer-
 mées ;

L'ardeur de le venger, le dirai-je ? l'orgueil
 De renverser des murs qui furent son écueil,
 Tout entraînait mes pas. Par le Ciel protégée,
 Ma flotte, au second jour, touche au port de Si-
 gée !

Au sortir du vaisseau, je me vois entouré
 De tout un camp, de joie & d'espoir enivré.
 Tous jurent à la fois qu'on voit revivre Achille ;
 Hélas ! il n'était plus ! . . . d'une douleur stérile
 A ses mânes sacrés je porte les tributs ;
 Et l'œil humide encor de mes pleurs répandus,
 Je me présente aux Chefs, & ma justé prière
 Réclame devant eux l'héritage d'un père.
 Quelle fut leur réponse ! *Oui, ces biens sont à vous ;
 Disposez-en, Seigneur, & les recueillez tous.
 Mais ses armes, d'un autre ont été le partage,
 Ulysse les possède.* Indigné de l'outrage,
 Des larmes de dépit coulèrent de mes yeux :
*Ces armes sont à moi, j'en atteste les Dieux ;
 (Dis-je alors.) de quel droit une main étrangère
 M'a-t-elle osé ravir une armure si chère ?
 Je l'obtins, dit Ulysse, & ce don m'était dû ;
 C'est le prix du service à la Grèce rendu,
 Quand je sauvai l'armée & votre père même.*
 A ces mots, révolté de son audace extrême,

J'exhale les transports d'un courroux éclatant,
 Et menace les Grecs de partir à l'instant,
 Si je n'obtiens raison de ce vol sacrilège.
Jeune homme, me dit-il, *tu n'étais point au Siège*,
Tu n'as rien fait pour nous, & *menaces encor* !
Ne crois pas à Scyros remporter ce trésor,
Tu ne l'auras jamais. Les Chefs, amis d'Ulysse,
 Se déclarent pour lui, défendent l'injustice;
 Et moi, qu'un tel affront a percé jusqu'au cœur,
 Moi, qu'on dépouille ainsi sans égard, sans pu-
 deur,

Je retourne à Scyros, loin de ces Rois perfides,
 Et plus qu'Ulysse encor, j'accuse les Atrides.
 Ce sont eux qui, méchans avec impunité,
 Protecteurs de la fraude & de l'iniquité,
 Infectent tous les cœurs de leurs lâches maximes,
 Et l'abus du pouvoir enfante tous les crimes.
 O Ciel! que l'ennemi de ces Rois odieux,
 Soit l'ami de Pyrrhus & soit l'ami des Dieux!

P H I L O C T E T E .

Je vois qu'on vous a fait une cruelle injure.
 Ce n'est pas sans raison que loin d'un camp
 parjure,
 Vous avez vers Scyros pressé l'heureux retour
 Qui vous a, grâce aux Dieux, conduit dans ce
 séjour.

De Syfippe en effet le rejeton profane,
 Du mensonge toujours fut l'auteur & l'organe;
 De l'adroite imposture il aiguise les traits,
 Sa main est occupée à tramer des forfaits.
 Mais, de quel œil Ajax a-t-il vu cette offense ?

P Y R.

P Y R R H U S.

On ne l'eût pas osé commettre en sa présence,
Mais le trépas d'Ajax a mis la Grèce en deuil.

PHILOCTETE.

Dieux ! Ulysse respire ! Ajax est au cercueil !
Et ce sage mortel à qui l'expérience
Donnoit de l'avenir la triste prévoyance,
Nestor, mon vieil ami, l'ame de nos conseils,
Qui confondit cent fois Ulysse & ses pareils,
Que fait-il ?

P Y R R H U S.

L'infortune accable sa vieillesse ;
Il se traîne au tombeau, consumé de tristesse ;
Il gémit d'être père : il survit à son fils.

PHILOCTETE.

Antiloque ? . . .

P Y R R H U S.

Est tombé sous des traits ennemis.

PHILOCTETE.

A de nouveaux regrets chaque moment me livre.
Quoi ! tous ceux que j'aimais ont donc cessé de
vivre,
Ou subi les rigueurs d'un destin ennemi ! . . .
Et d'Achille du moins ce vertueux ami,

Patrocle , dont les Grecs admiraient le courage ?

P Y R R H U S .

Du redoutable Hector son trépas fut l'ouvrage.
Telle est la guerre enfin : Mars dans ses jeux sanglans ,
Moisonne les vertus & fait grace aux méchans ,

P H I L O C T E T E .

Grace au Ciel , mon attente est trop bien confirmée ,

La mort a respecté le rebut de l'armée ;
Les Héros ne sont plus ! aux lâches , aux pervers ,
Les Dieux semblent fermer le chemin des Enfers ,
Aux plus grands des humains ils en ouvrent la route .

Ulysse est donc vivant ! ... & Thersite , sans doute ,
Voilà , voilà les Dieux , & nous les adorons !

P Y R R H U S .

Pour moi , je vous l'ai dit , lasé de tant d'affronts ,
Je m'éloigne à jamais d'une odieuse armée
Où la vertu rougit par la brigue opprimée .
Scyros est pour mon coeur un séjour assez doux ,
Et toujours la patrie a des charmes pour nous .
Puisse des Dieux fléchis la bonté tutélaire
Guérir les maux affreux que vous fit leur colère !
Tels sont , fils de Poëan , tels sont les justes voeux
Que Pyrrhus en partant peut joindre à ses adieux .

P H I L O C T E T E .

Vous partez !

P Y R -

P Y R R H U S.

Il le faut, & mes vaisseaux n'attendent
Que l'instant d'obéir aux vents qui nous com-
mandent.

P H I L O C T E T E.

Ah! par les Immortels de qui tu tiens le jour ;
Par tout ce qui jamais fut cher à ton amour ,
Par les mânes d'Achille & l'ombre de ta mère ,
Mon fils , je t'en conjure , écoute ma prière ;
Ne me laisse pas seul en proie au désespoir ,
En proie à tous les maux que tes yeux peu-
vent voir.

Cher Pyrrhus , tire-moi des lieux où ma misère
M'a long-temps séparé de la nature entière.
C'est te charger , hélas ! d'un bien triste fardeau ,
Je ne l'ignore pas ; l'effort sera plus beau
De m'avoir supporté : toi seul en étais digne ;
Et de m'abandonner la honte est trop indigne ;
Tu n'en es pas capable ; il n'est que les grands
cœurs

Qui sentent la pitié que l'on doit aux malheurs ,
Qui sentent d'un bienfait le plaisir & la gloire.
Il sera glorieux , si tu daignes m'en croire ,
D'avoir pu me sauver de ce fatal séjour :
Jusqu'aux vallons d'Octa le trajet est d'un jour.
Jette - moi dans un coin du vaisseau qui te porte ,
A la poupe, à la proue, où tu voudras, n'importe.
Je t'en conjure encore , & j'atteste les Dieux :
Le mortel suppliant est sacré devant eux.
Je tombe à tes genoux , ó mon fils ! je les presse
D'un

D'un effort douloureux qui coûte à ma faiblesse ;
 Que j'obtienne de toi la fin de mes tourmens ;
 Accorde cette grace à mes gémissemens.
 Mène-moi dans l'Eubœe , ou bien dans ta patrie ;
 Le chemin n'est pas long à la rive chérie
 Où j'ai reçu le jour , aux bords du Sperchius .
 Bords charmans , & pour moi depuis long-
 temps perdus !

Mène-moi vers Pœan : rends un fils à son père .
 Et que je crains , ô Ciel ! que la Parque sévère
 De ses ans , loin de moi , n'ait terminé le cours !
 J'ai fait plus d'une fois demander ses secours .
 Mais il est mort sans doute , ou ceux de qui le zèle
 Lui devait de mon sort porter l'avis fidèle ,
 A peine en leur pays , ont bien vite oublié
 Les sermens qu'avait faits leur trompeuse pitié .
 Ce n'est plus qu'en toi seul que mon espoir réside ;
 Sois mon libérateur ; ô Pyrrhus , sois mon guide !
 Considère le sort des fragiles humains ;
 Et qui peut un moment compter sur les destins ?
Tel repoussé aujourd'hui la misère importune ,
Qui tombera demain dans la même infortune .
 Il est beau de prévoir ces retours dangereux ,
 Et d'être bienfaisant , alors qu'on est heureux .

P Y R R H U S .

A la voix du malheur pourrais-je être insensible ?
 Non , vous m'avez rendu le refus impossible .
 Je cède à vos desirs ; venez sur mes vaisseaux ,
 Que le Ciel , qui par moi veut terminer vos maux ,
 Accorde un vent propice à votre impatience ,
 Et nous conduise au port où tend votre espérance !

PHILOCTETE.

Jour heureux ! cher Pyrrhus , vous , compagnons
chérés ,

O Grecs ! dans les transports de mes sens attendris,
Que ma reconnaissance au moins se fasse en-
tendre !

Pour un si grand bienfait d'ailleurs que puis-je
rendre ?

Souffrez que Philoctete , abandonnant ce lieu ,
A cet asyle encor dise un dernier adieu.

Ma grotte , après dix ans , me doit être sacrée.

Venez voir ma demeure obscure & reserrée ,

Et connaissez quels maux vous daignez secourir ;

Vous ne pourrez les voir , & j'ai pu les souffrir.

Et la nécessité , des loix la plus sévère ,

M'a rendu bien souvent cette caverne chère.

P Y R R H U S.

Je ne m'oppose point à de si justes soins ;

Prenez tout ce qui peut servir à vos besoins.

PHILOCTETE.

Eh ! que puis-je emporter ? qu'est-ce que je
possède ;

Des plantes de ces bords , seul & faible remède ,

Dont l'effet passager assoupit mes douleurs.

Mes seuls biens sont mon arc & mes traits de-
strueteurs.

P Y R R H U S :

Ah! sans doute ce sont les flèches redoutées
Que de son sang impur l'Hydre avait infectées!

PHILOCTÈTE.

Où, je n'ai point d'autre arme, & que puis-
sent les Cieux
Ne m'enlever jamais ce trésor précieux!

P Y R R H U S :

Puis-je toucher au moins ces armes révérées,
Que jadis d'un Héros les mains ont consacrées?
Puis-je les regarder d'un oeil religieux?

PHILOCTÈTE:

Ah! sur moi, mon cher fils, tu peux ce que
tu veux.

P Y R R H U S :

Rejetez, s'il le faut, ma prière timide,
Et ne profanez point l'héritage d'Alcide.

PHILOCTÈTE.

Ta pitié me charme: hélas! n'est-ce pas toi
Qui me rends à la vie, à ma famille, à moi;
Qui daignes sur ces bords, où chaque instant
me tue,
Relever ma misère à tes pieds abattue?

Tu

Tu trompes les fureurs de mes vils ennemis ;
 J'étais mort en ces lieux, tu parais, je revis :
 Prends sur moi désormais une entière puissance :
Le plaisir des bons coeurs, c'est la reconnaissance :
 Cet arc qui fut jadis un don de l'amitié,
 Pour prix de tes bienfaits, te fera confié.
 Tu dois à tes vertus ce noble privilège ;
 Nul n'y porta jamais une main sacrilège ;
 Nul, sans craindre la mort, n'osa s'en approcher :
 Viens, toi seul des mortels auras pu le toucher.
 Allons Ciel ! ô douleurs !

P Y R R H U S.

Quelle soudaine atteinte,
 Seigneur, de votre sein arrache cette plainte ?

PHILOCTETE.

Rien je te suis ah ! . . . Dieux !

P Y R R H U S.

Que leur demandez-vous ?

PHILOCTETE.

De nous ouvrir la route & de veiller sur nous.
 Dieux !

P Y R R H U S.

Vous déguisez mal le trouble qui vous presse :

PHILOCTETE.

Non : je reviens à moi ; pardonne à ma faiblesse,
 Marchons ah ! je ne puis.

C

P Y R-

P Y R R H U S.

Comment ?

P H I L O C T E T E .

Il n'est plus temps
 De te cacher encor de si cruels tourmens.
 Non, c'est trop, c'est en vain dissimuler mes peines
 Le poison se répand dans mes brûlantes veines.
 Mon fils , avec le fer termine mes douleurs ,
 Tranche , tranche mes jours . . . frappe , dis-
 je . . . je meurs,
 Je meurs à chaque instant.

P Y R R H U S.

Mon ame intimidée
 De cet horrible état

P H I L O C T E T E .

Tu n'en as pas l'idée.
 Mais prends pitié de moi , je t'en conjure , hélas !
 Que l'aspect de mes maux ne te rebute pas.
 Ne m'abandonne point ma blessure fatale
 Produit ces noirs accès , calmés par intervalle.
 Je dois te l'avouer.

P Y R R H U S.

Ne craignez rien. Qui ! moi ,
 Moi vous abandonner , quand vous avez ma foi !
 Venez , & rappelant votre force première

P H I L O C T E T E .

J'implore , mon cher fils , une grace dernière.

Le

Le mal qui m'a surpris , finit par le sommeil ,
 Et le soulagement est l'effet du réveil.
 Maintenant abattu , trop faible pour te suivre ,
 A tes soins généreux Philoctete se livre.
 Viens dans ma grotte , viens ; je mets en ton pou-
 voir
 Ces flèches que tes yeux ont souhaité de voir ;
 Mais prends garde sur tout que la force ou l'a-
 dresse
 N'enlève ce dépôt qu'entre tes mains je laisse.
 Je perds tout , si jamais

P Y R R H U S.

Non , foyez rassuré ,
 Je réponds sur mes jours de ce trésor sacré.

PHILOCTETE.

C'est mon unique bien , c'est le seul qui me reste :
 Veuille le juste Ciel qu'il te soit moins funeste
 Qu'il ne le fut , hélas ! pour Alcide & pour moi.

P Y R R H U S.

Le Ciel nous conduira ; nous marchons sous sa loi :
 Puisse - t - il nous frayer une route prospère !

PHILOCTETE.

Il n'exaucera point tes vœux & ta prière.
 L'indomptable venin , passant jusqu'à mon cœur ,
 Dans mon sang embrasé bouillonne avec fureur ;
 Il redouble de rage , il s'acharne à sa proie
Ah ! ne me quittez pas ! amis , que je vous voie !

Ne vous éloignez point . . . , Il faut , il faut
qu'enfin

Ulysse , que ce feu ne brûle - t - il ton sein !
C'est à vous , fils d'Atrée , à vous , ô Rois perfides ,
A vous seuls qu'étaient dûs ces tourmens ho-
micides .

O mort , dont tant de fois j'implorai le secours ,
Mort , que toujours j'appelle & qui me fuis tou-
jours ,

Quand me recevras-tu dans mon dernier asyle ?
(à *Pyrrhus* .)

Prends le feu de Vulcain qui brûle dans cette île ;
Mets moi sur le bûcher , comme jadis mes mains
Osèrent y placer le plus grand des humains .

Le prix que j'en reçus fera ta récompense
Mais il ne m'entend pas , je n'ai plus d'espérance .
Pyrrhus , où donc es - tu , cher Pyrrhus ?

P Y R R H U S .

Je pleure sur vos maux . Je gémis ,

P H I L O C T E T E .

Tu pleures , mon cher fils !
Garde cette pitié ; jure , quoi qu'il arrive ,
De ne point me laisser mourant sur cette rive .
Ta bouche l'a promis ; ton cœur ne peut changer .
Mon mal est effrayant , mais il est passager .
Je n'espère qu'en toi .

P Y R R H U S .

Soyez sans défiance .

P H I -

PHILOCTETE.

Qu'un ferment solemnel m'en donne l'assurance.

P Y R R H U S.

J'en atteste les Dieux : recevez en ma foi.

PHILOCTETE.

Ah ! ne me touche pas , n'approche point de moi.

P Y R R H U S.

Eh ! quoi ! de mes secours voulez - vous vous dé-
fendre ?

PHILOCTETE.

Peut-être jusqu'à toi le poison peut s'étendre,
Laisse-moi. . . . C'en est fait. . . . O terre
de Lemnos !

Reçois donc un mourant qui succombe à ses
maux.

(Il tombe évanoui sur un banc de pierre.)

P Y R R H U S , aux Soldats Grecs.

Aidez-moi, chers amis ; portons - le en son asyle.
Attendons le moment où d'un sommeil tranquille
La douceur salutaire aura calmé ses sens,
Et suspendu le cours de ses affreux tourmens.

(Ils soutiennent Philoctete , & l'amenent
hors du Théâtre.)

Fin du premier Acte.



A . C T E I I .

SCENE PREMIERE.

PYRRHUS, *seul.* (*Il tient à sa main l'arc
& les flèches d'Hercule.*)

LES voilà donc ces traits, par qui la destinée
Doit marquer d'Iliou la dernière journée,
Ces traits à qui le Ciel attacha notre sort,
Et qui d'Achille enfin doivent venger la mort.
Philoctete en mes mains ainsi les abandonne!
On veut les lui ravir, & c'est lui qui les donne!
Mais ce n'est rien encor, si lui-même avec nous
Ne marche à ces remparts dévoués à nos coups.
Il est loin d'y penser, & tout prêt à me suivre,
A mes soins, à ma foi l'infortuné se livre.
Et je le trahirais! Non: ce retour affreux
Est indigne d'un cœur qu'il a cru généreux.
Il faut lui dire tout: c'est trop en croire Ulysse,
Trop contre Philoctete employer l'artifice,
Abuser contre lui de son horrible état:
Tromper un malheureux est un double at-
tentat.

Mais il vient.

* *

*

SCE-

S C E N E II.

PYRRHUS, PHILOCTETE, *deux Soldats.*

PHILOCTETE.

Qréveil! Ô jour qui me ranime!
 Pyrrhus, est-il bien vrai! ta bonté magnanime,
 Par l'excès de mes maux n'a pu se rebuter!
 Pyrrhus près d'un mourant a daigné s'arrêter!
 Et sans que mon malheur le fatigue ou l'effraye,
 Il supporte l'aspect & l'horreur de ma plaie!
 Achille t'a transmis sa générosité.
 Les Atrides ainsi ne m'avaient pas traité.
 Mais allons. Je suis prêt à marcher au rivage.
 Le sommeil du poison a suspendu la rage.
 Viens.

P Y R R H U S.

Que ferai-je, hélas!

PHILOCTETE.

Tu balances! ... Ô Ciel!

 P Y R R H U S, *à part.*

Oserai-je lui faire un aveu si cruel?

PHILOCTETE.

La pitié que d'abord tu m'avais annoncée,
 Du poids de mes malheurs ferait-elle lasée.

P Y R R H U S.

O combien la vertu souffre à se démentir !

P H I L O C T E T E .

De quelle faute ici peux-tu te repentir ?
 Les secours que de toi j'attends dans ma misère ,
 Ne feront point rougir les mânes de ton père.

P Y R R H U S.

C'est moi qui dois rougir , moi qui suis désormais
 Coupable , si je parle , & vil , si je me tais.

P H I L O C T E T E .

Tu veux m'abandonner , ton cœur se le propose ;
 Tu veux partir sans moi.

P Y R R H U S.

Non , mais si je m'expose
 A mériter de vous des reproches plus vrais ?
 Même en vous emmenant , si je vous trahisais ?

P H I L O C T E T E .

Toi!... que veux-tu me dire?explique ce mystère.

P Y R R H U S.

Eh bien , sachez donc tout : je ne puis plus rien
 taire.

P H I L O C T E T E .

Comment ?

P Y R R H U S.

Pour Iliou vous partez avec moi.

P H I -

PHILOCTETE.

Qu'as-tu dit? juste Ciel!

P Y R R H U S.

Daignez entendre

PHILOCTETE.

Eh! quoi?

Que veux-tu que j'écoute, & que prétends-tu faire?

P Y R R H U S.

A tant de maux enfin pour jamais vous soustraire,
 Vous guérir, & bientôt partager avec vous
 Un honneur que les Dieux n'ont réservé qu'à
 nous.

Sous vos coups, sous les miens, ils feront
 tomber Troye.

PHILOCTETE,

Ce font là tes desseins?

P Y R R H U S.

Oui, le Ciel qui m'envoie,
 Du soin de les remplir nous a chargés tous deux,

PHILOCTETE,

Je suis trahi, perdu; qu'as-tu fait, malheureux?
 Pyrrhus, est-il bien vrai? .. rends-moi, rends-
 moi mes armes.

PYRRHUS.

Je ne le puis, Seigneur, & la Grèce en alarmes,
 Ne saurait aujourd'hui voir changer ses destins,
 Que par ces traits puisfants remis entre mes mains.
 „ Je lui dois obéir, & je veux bien pour elle
 „ Oublier, je l'avoue, une injure cruelle.
 „ Mon cœur, qui s'en plaignait, ne vous a
 „ point déçu,
 „ Mais j'immole à l'Etat l'affront que j'ai reçu.
 „ Imitiez mon exemple.

PHILOCTÈTE.

O trahison ! ô rage ! 8

Quoi ! tu me préparais cet exécration outrage !
 Lâche, tu m'as séduit par d'indignes détours,
 Pour m'enlever ainsi le soutien de mes jours !
 Et lorsque tu trahis la foi qui m'était due,
 Tu peux me regarder & soutenir ma vue !

Trom-

8 Brumoy traduit : *ô rage digne de ton nom !* c'est un contre-sens étrange. Comment Philoctète, qui ne parle jamais d'Achille qu'avec vénération, tomberait-il dans une contradiction si choquante, lui qui un moment après dit à Pyrrhus, ἀριστὸν πατρὸς ἐχθιστος γεγώς, fils odieux du meilleur des pères ; & ailleurs, quand ce même Pyrrhus lui rend ses armes, τὴν φύσιν δ' ἐδείξας, ὡ τέκνον, ἐξ ἧς ἐπλάσθης, tu fais bien voir de quel sang tu es né ? Il n'y a pas dans Sophocle un mot qui puisse servir de prétexte ou d'excuse à cette faute grave du Traducteur.

Tromper un suppliant qui gémit à tes pieds!
Rends, mon fils, rends ces traits que je t'ai
confiés.

Tu ne peux les garder; c'est mon bien, c'est ma vie,
Et ma crédulité doit-elle être punie?

Rougis d'en abuser... au nom de tous les Dieux...

Tu ne me réponds rien! tu détournes les yeux!

Je ne puis te fléchir! Ô rochers! Ô rivages!

Vous, mes seuls compagnons, ô vous, mon-
stres sauvages,

(Car je n'ai plus que vous à qui ma voix, hélas!
Puisse adresser des cris que l'on n'écoute pas,)

Témoins accoutumés de ma plainte inutile,

Voyez ce que m'a fait le fils du grand Achille,

Il promet de m'ôter de ces tristes climats;

Il jure qu'à mon père il conduira mes pas;

Et quand il me flattait de cette fausse joie,

Le perfide! c'était pour me conduire à Troye.

Il consolait un cœur qu'il cherchait à frapper;

Sa main touche la mienne, & c'est pour me trom-
per!

Il ose me ravir mes flèches homicides,

Pour en faire un trophée aux insolens Atrides!

Il triomphe de moi, comme s'il m'eût dompté!

Il ne s'apperçoit pas, dans ma calamité,

Qu'il triomphe d'une ombre aux Enfers descen-
due!

Oh! devant que ma force en ces lieux fut perdue,

S'il m'avait attaqué! . . . même tel que je fuis,

Ce n'est que par surprise. . . Ah! Pyrrhus! ah!
mon fils!

Souviens-toi de ton nom, reprends ton caractère,

Sois semblable à toi-même, & semblable à ton
père.

Tu

Tu gardes le silence , & je te parle envain . . .
 Antre qui m'as reçu , je reviens dans ton sein ;
 J'y rentre dépouillé , privé de nourriture ,
 Et je n'attends de toi rien que la sépulture.
 Tu me verras mourir : les hôtes des forêts
 Ne ressentiront plus l'atteinte de mes traits.
 Ma retraite contre eux n'a plus rien qui m'assure ;
 J'en avais fait ma proie & serai leur pâture ;
 Et je suis donc tombé dans ce revers affreux ,
 Pour avoir cru Pyrrhus sincère & généreux ! . . .
 Ecoute : jusqu'ici mon courroux qui balance ,
 N'a point aux Immortels demandé la vengeance.
 Tu peux changer encore & céder à mes vœux ;
 Tremble d'y résister , crains ma voix & les Dieux ,

P Y R R H U S .

Je ne crains que mon cœur : Philoctète, la Grèce,
 Les sermens que j'ai faits, la pitié qui me presse...
 Ah ! plutôt au Ciel jamais n'avoit quitté Scyros !

P H I L O C T E T E ,

Abjure des desseins indignes d'un Héros.
 Aux yeux de l'univers , aurais tu la bassesse
 De tromper le malheur , d'accabler la faiblesse ?
 Tu n'es pas né méchant : quelque autre te conduit ;
 Par de lâches conseils , je vois qu'on t'a séduit,
 Le crime t'entraînait : que la vertu te guide.

P Y R R H U S .

Quel parti prendre , ô Ciel !

S C E N E I I I.

PHILOCTÈTE, PYRRHUS, ULYSSE,
suite de Soldats.

ULYSSE, *arrivant avec précipitation.*

QU'ATTENDEZ-VOUS, perfide ?
Remettez - moi ces traits.

PHILOCTÈTE.

C'est Ulysse ! grands Dieux !

ULYSSE.

Lui-même.

PHILOCTÈTE.

Ciel ! où suis-je ? Ulysse dans ces lieux !
Ah ! lui seul a tout fait : ce cruel artifice,
Tout cet affreux complot est l'ouvrage d'Ulysse.
Mes armes, c'en est trop, mes armes

ULYSSE.

Non, Pyrrhus
Sait respecter des Grecs les ordres absolus.
Ces armes font à nous : il ne peut vous les rendre.
Vous, marchez sur nos pas : c'est trop vous en
défendre.

Ne vous obstinez plus à résister aux Dieux,
Ou je vous fais sur l'heure enlever de ces lieux.

PHI-

PHILOCTÈTE.

Tu me menaces, traître! . . . O Lemnos, mon
 asyle,
 Feux sacrés de Vulcain, allumés dans cette île!
 Vous, mes seuls protecteurs, ô Dieux de ces
 climats,
 Vous voyez cet outrage, & ne le vengez pas!

ULYSSE.

Jupiter est leur maître, & c'est lui qui m'amène.

PHILOCTÈTE.

Ainsi, tu fais les Dieux complices de ta haine,
 Artisans du parjure & de l'iniquité!

ULYSSE.

Je vous parle en leur nom; suivez leur volonté.

PHILOCTÈTE.

Penses-tu donc traiter Philoctète en esclave?

ULYSSE.

Je le traite en guerrier & généreux & brave,
 En digne compagnon de tant de rois fameux,
 Qui doit renverser Troye & triompher comme
 eux.

Ne fuyez point la gloire à vos regards offerte;
 Venez, le Ciel l'ordonne, & la route est ouverte.

PHILOCTÈTE.

Tant que cet antre obscur pourra me recevoir,
 De m'arracher d'ici rien n'aura le pouvoir.

Oui,

Oui, j'aime mieux mourir; du hant de cette
 roche,
 J'aime mieux à l'instant. . . .

U L Y S S E , *aux Soldats.*

Gardez qu'il n'en approche;
 Préservez-le, Soldats, de sa propre fureur.

(*Les Soldats environnent Philoctete.*)

PHILOCTETE.

O comble de l'opprobre, ainsi que de l'horreur!
 O bras, jadis à craindre, aujourd'hui sans défense!
 Du plus vil des mortels je reçois cette offense!
 Lâche, qui ne connais ni remords, ni pudeur,
 De ce jeune Héros tu séduis la candeur.

Son ame noble & pure & semblable à la mienne,
 N'était pas faite, hélas! pour imiter la tienne.

Il déteste en secret les complots qu'il servit;
 Sa faiblesse docile à regret t'obéit.

Son cœur sensible & bon, dont j'entends le
 murmure,

Se reproche à présent sa fraude & mon injure.

A ton fatal génie il ne put échapper,

Et toi seul, en un mot, fus l'instruire à tromper! 9

Et

9 Brumoy traduit: *c'est sans le savoir qu'il a été le ministre de son lâche artifice.* Cela n'est ni exact pour la version, ni vraisemblable pour le sens. Pyrrhus ne pouvait pas ignorer les desseins d'Ulysse. Philoctete lui même ne peut pas le croire, & il lui reproche plus d'une fois tout le contraire. Il y a dans le Grec *ἀφῆ τ' ὄντα κ' ἔθέλοντα*, ce jeune hom-

Et maintenant encor , pour combler tes outrages ;
 Tu prétends m'enlever de ces mêmes rivages
 Où tu m'abandonnas , où je vis délaissé ,
 Du nombre des vivans dès long-tems effacé !
 Ah ! que puissent les Dieux ! . . , que dis-je ?
 misérable ,

Les Dieux s'occupent-ils de mon fort déplorable ?
 Et pourquoi répéter trop vainement , hélas !
 Des imprécations que le Ciel n'entend pas ?
 Ses rigueurs font pour moi , ses faveurs pour
 Ulysse.

Tu triomphes , cruel , & ris de mon supplice ;
 Ma douleur fait ta joie , & ta prospérité
 Est un affront de plus à ma calamité.
 Va , va t'en réjouir avec tes chers Atrides ;
 Vante-leur le succès de tes ruses perfides.
 Malgré toi cependant tu suivis leurs drapeaux ,
 Tandis qu'à leur secours j'ai conduit mes vais-
 seaux.

Ils prodiguent pour toi leurs biens & leur puis-
 sance ;

Ils m'ont abandonné , voilà ma récompense ;
 Du moins tu les chargeais de ce crime honteux ,
 Et toi-même à ton tour en es chargé par eux.
 Mais , dis moi , que veux-tu ? Pourquoi dans
 sa retraite ,

Pourquoi dans son tombeau troubles-tu Phi-
 loctete ?

Je

homme simple & qui répugnait à t'obéir ; ce qui
 est très différent de la traduction de Brumoy.

Je suis mort pour les Grecs ; & comment à
tes yeux

Ne suis-je plus un poids incommode , odieux ,
Offensant les autels de ma présence impure ,

L'horreur de tout un camp souillé par ma blesure ?

C'étaient-la tes discours . . . barbare , si les Dieux

Sont justes une fois , en exauçant mes vœux

Et je vois qu'ils le sont : je vois qu'ils vous pu-
nisent ;

Leurs redoutables mains sur vous s'appesantissent.

De quelque trait fatal si vous n'étiez frappés ,

A me chercher ici seriez - vous occupés ?

Eh bien ! égale enfin le supplice à l'offense ,

Ciel , qui m'a si long-tems refusé la vengeance !

De mes longues douleurs entends le dernier cri ;

Extermine les Grecs , & je me crois guéri.

U L Y S S E.

Aux transports violens d'une aveugle furie ,

Je n'oppose qu'un mot : j'ai servi la Patrie.

C'est-là mon seul honneur , c'est-là mon seul
devoir.

Sur les coeurs quelquefois ma voix eut du
pouvoir ;

Mais je ne prétends pas en avoir sur le vôtre.

Vous voulez demeurer , & je vous cède : un autre

Saura des Immortels mériter les bienfaits ;

Cet arc est dans nos mains garant de nos succès.

Le valeureux Teucer en saura faire usage ;

Moi-même de cet art j'ai fait l'apprentissage ,

Et pour lancer ces traits , arbitres des combats ,

D

Le

Le bras d'Ulysse au moins peut valoir votre bras.
 Nourrissez à loisir la haine & la colère,
 Habitez cette rive à votre cœur si chère.
 Peut-être que les Dieux, en conduisant mes
 coups,
 M'accorderont un prix qu'ils destinaient pour
 vous.

P H I L O C T E T E .

Toi! posséder mes traits & mon arc homicide!
 Armes que si long-tems porta le grand Alcide;
 Non, vous ne ferez point au dernier des humains,
 Vous vous indigneriez de passer dans ses mains.
 Quoi! tu te montrerais à la Grèce étonnée,
 Paré de ma dépouille à ce point profanée!

U L Y S S E .

Je n'écoute plus rien: je pars.

P H I L O C T E T E .

Et toi, Pyrrhus!
 Vous, amis, à ma voix vous ne répondez plus?
 Pyrrhus, de votre cœur surmontez la faiblesse.
 Si vous ne me tuez, vous trahissez la Grèce.
 Venez sans lui parler, sans détourner les yeux.

P Y R R H U S .

Souffrez que nos Soldats demeurent en ces lieux.
 On peut, à son malheur, on peut à ma prière
 Accorder sans danger cette grâce dernière;
 Et tandis qu'on s'appête à quitter ce séjour,
 Que l'on demande aux Dieux un fortuné retour,
 Philoctete abjurant une haine funeste,

Pour-

Pourra mettre à profit le moment qui lui reste.
Il peut enfin se rendre, il peut se repentir. . . .

(Aux Grecs.)

Vous, au premier signal, foyez prêts à partir.

S C E N E I V.

PHILOCTETE, *Soldats.*

Eh bien ! à tant d'horreurs il faut que je succombe.

Lemnos fut ma demeure ; elle sera ma tombe.

Tout espoir est perdu , tout secours m'est ôté.

Oiseaux , ne fuyez plus cet antre redouté.

Hôtes de ces rochers, approchez-moi sans crainte ;

Mes mains n'ont plus ces traits dont vous craigniez l'atteinte.

Vengez-vous , & tranchez mes jours infortunés :
Bientôt la faim , sans vous , les aura terminés.

Moi , j'irais secourir des ingrats , des perfides !

Non , périsent les Grecs , périsent les Atrides !

C'en est donc fait , hélas ! je mourrai loin de vous ,

O Patrie ! ô mon père ! . . . il m'eût été bien doux ,

Avant que d'expirer , de vous revoir encore !

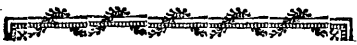
Je vous abandonnai pour ces Grecs que j'abhorre.

Pour eux seuls j'ai tout fait , pour eux seuls tout
quitté :

Ma mort en est le prix . . . je l'ai bien mérité.

(Il rentre dans la caverne.)

Fin du second Acte.



A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

ULYSSE, PYRRHUS.

ULYSSE.

Qu'ou courez vous, Seigneur? quel transport
vous agite?

N'expliquerez-vous point cette soudaine fuite?
De tous nos compagnons pourquoi vous séparer?

PYRRHUS.

Pour expier ma faute, & pour la réparer.

ULYSSE.

Et quelle faute encore?

PYRRHUS.

Ah! d'avoir pu vous croire,
Lorsque fidèle aux Grecs, & trahissant ma gloire,
Je me suis abaissé jusqu'à tromper la foi
De cet infortuné qui se livrait à moi.

ULYSSE.

Et que prétendez-vous?

PYRRHUS.

Lui rendre enfin justice.

ULYS-

U L Y S S E.

Vous! comment?

P Y R R H U S.

Je n'obtins que par un artifice
Ces traits que d'un Héros lui laissa l'amitié,
Et je lui remettrai ce qu'il m'a confié.

U L Y S S E.

Juste Ciel! ce dessein qui me remplit d'alarmes,
Vous pourrez l'accomplir! vous lui rendrez ses
armes?

Ah! de grace, songez.....

P Y R R H U S.

Tout est examiné.

U L Y S S E.

Vous l'avez résolu?

P Y R R H U S.

J'y suis déterminé,

U L Y S S E.

Et Pyrrhus pense-t-il qu'ici rien ne s'oppose
Au funeste projet que son cœur se propose?

P Y R R H U S.

Et qui l'empêchera?

D 3

ULYS-

U L Y S S E .

Qui ? tous les Grecs & moi ,

P Y R R H U S .

Je brave leur courroux , & l'attends sans effroi ;
Quand je fais mon devoir , je ne saurais rien
craindre .

U L Y S S E .

Le devoir ! croyez-vous , Seigneur , ne point l'en-
freindre ?

Est-ce donc à vous seul que doit appartenir
Un bien que mes conseils vous ont fait obtenir ?

P Y R R H U S .

Il est vrai , vos conseils (il faut que j'en rougisse)
M'avaient fait malgré moi commettre une in-
justice .

Ici la politique emprunta votre voix ;
Mais l'équité l'emporte , & j'accomplis ses loix .

U L Y S S E .

Ainsi donc laissant Troÿe à nos coups échappée ,
C'est contre vous , Pyrrhus , qu'il faut tirer l'épée .

P Y R R H U S .

Armez-vous contre moi , la mienne est prête : allez ,

U L Y S S E .

Les Grecs vont vous punir , puisque vous le
voulez .

Vous n'aurez pas long-temps défié leur puissance ;
Et la peine du moins suivra de près l'offense .

(Il sort .)

S C E .

S C E N E II.

P Y R R H U S, *seul.*

Q U'ILS viennent: j'aime mieux éprouver
leur fureur,
Que d'avoir plus long-temps à combattre mon
cœur.
Je ne rougirai plus aux yeux de Philoctete.
Je l'ai fait avertir.

S C E N E III.

P Y R R H U S, P H I L O C T E T E, *Soldats Grecs.*

P H I L O C T E T E.

P O U R Q U O I de ma retraite
Venez-vous me tirer? que voulez-vous enfin?
Venez-vous augmenter l'horreur de mon destin?
Ah! sans doute, cruels, c'est là votre espérance.

(*Il s'assied sur un banc de pierre.*)

P Y R R H U S.

Rassurez-vous, Seigneur, foyez sans défiance.
Daignez m'entendre au moins.

PHILOCTETE.

Il m'en a trop coûté,
 Je suis trop bien puni de t'avoir écouté.
 Auteur de tous les maux dont mon cœur est la
 proie. . . .

P Y R R H U S.

Eh bien , au repentir n'est-il aucune voie ?

PHILOCTETE.

C'est avec ces discours que tu m'avais séduit,
 Que dans un piège affreux toi-même m'as con-
 duit.

Oui , tu trompas ainsi ta crédule victime.

P Y R R H U S.

Vous connaîtrez bientôt quel intérêt m'anime.
 Dites-moi seulement (c'est tout ce que je veux)
 Si vous vous obstinez à rester en ces lieux,
 Si vous êtes toujours à vous même contraire,
 Si rien de ce dessein ne saurait vous distraire ?
 De grace, répondez.

PHILOCTETE.

Oui, j'y suis résolu.
 Résolu pour jamais.

P Y R R H U S.

Hélas ! j'aurais voulu

De

De ce cœur trop aigri fléchir la violence;
Mais si vous l'ordonnez, je garde le silence.

PHILOCTETE.

Tu parlerais en vain; traître, c'est bien à toi
Qu'il convient de prétendre aucun pouvoir sur
moi.

Va, trop indigne fils du plus illustre père,
Lorsqu' aujourd'hui ta fourbe a comblé ma mi-
sère,

Tu m'offres des conseils! ôte-toi de mes yeux;
Va retrouver Ulysse & tes Grecs odieux.

Tu n'échapperas pas, ni toi, ni les Atrides,
Au céleste courroux qui poursuit les perfides.
Je vous ai dévoués aux vengeances des Dieux;
Qu'elles tombent sur vous: ce sont là mes adieux.

P Y R R H U S.

Plus d'imprécations, plus de cris, ni de larmes.
Connaissez-mieux Pyrrhus, & reprenez vos ar-
mes.

PHILOCTETE.

Est-ce un piège nouveau qui me ferait tendu?

P Y R R H U S.

Recevez de mes mains ce bien qui vous est dû.
Ne craignez rien de moi, quand je viens vous
le rendre;

Me punisse le Ciel, si je veux vous surprendre.

PHILOCTETE.

(*Se levant avec joie & reprenant ses flèches.*)

Je reconnais ton sang à ce noble retour ;
 Ce n'est pas un Syfippe à qui tu dois le jour.
 Tu viens de me montrer que la vertu t'est chère,
 Que la gloire t'anime, & qu' Achille est ton père.

PYRRHUS.

Ah! pour son fils, Seigneur, il doit être bien doux
 De voir que ce grand nom est si sacré pour vous.
 Vous avez oublié ma faute & ma faiblesse.
 Eh bien, s'il est ainsi, souffrez que ma jeunesse,
 Instruite par les Dieux, dicte leur volonté,
 Et s'arme contre vous de leur autorité.
 Seigneur, il est des maux dont une loi sévère
 Nous impose en naissant le fardeau nécessaire,
Dés maux dont nul mortel ne peut être exempté,
 Que nous fait la nature & la fatalité.
 Mais lorsque nos malheurs sont notre propre ou-
 vrage,
 Lorsque nous repoussons la main qui nous sou-
 lage,
 Rébelles aux conseils & sourds à l'amitié,
 Nous devenons dès lors indignes de pitié.
 Votre ame est inflexible, elle aigrit sa blessure ;
 Les avis les plus chers sont pour vous une injure.
 Tous les soins sont perdus : le plus fidèle ami,
 S'il veut vous appaiser, vous semble un ennemi.
 Je parlerai pourtant, & je dois vous apprendre
 L'Oracle que sur vous les Dieux viennent de
 rendre. Le

Le Troyen Hélénius, ce Prophète sacré,
 Sur nos destins communs est par eux éclairé.
 Captif entre nos mains, il nous offre sa vie,
 Si la prédiction se trouve démentie.
 Le Ciel vous a puni : c'est lui dont la rigueur
 Suscita contre vous le reptile vengeur,
 Du Temple de Chrysa le gardien redoutable,
 Alors que profanant l'asyle inviolable
 A ses soins confié par les Dieux immortels,
 Vous alliez y porter des regards criminels.
 Vous ne verrez ceser le fléau qui vous frappe,
 Qu'en cherchant parmi nous les enfans d'Escu-
 lape ;
 Qu'en prenant Iliou : la céleste faveur
 De sa chute entre nous a partagé l'honneur.
 De tous ces grands destins digne dépositaire,
 Avez-vous donc aux Dieux quelque reproche
 à faire ?
 Ils vous offrent, Seigneur, les plus nobles tra-
 vaux,
 Le bonheur, la victoire & la fin de vos maux.

PHILOCTETE.

Pourquoi traîné-je encore une inutile vie,
 Que le Ciel dès long-tems devrait m'avoir ravie ?
 Que fais-je, hélas ! au monde où je n'ai qu'à
 souffrir ?
 Faut-il combattre encor ce que je dois chérir !
 Qu'un mortel généreux qu'il faut que je révère,
 M'adresse cependant une vaine prière !
 Pyrrhus, épargne-moi, cesse de m'accuser ;
 Va, mon dernier malheur est de te refuser.
 Mais,

Mais , que demandes-tu ? quelle est ton injustice ?
 Veux-tu que Philoctète à ce point s'avilisse ?
 Qu'il reparaisse aux yeux des mortels indignés ,
 Couvert de tant d'affronts qu'il aura pardonnés ?
 Où porter désormais ma honte volontaire ?
 Ce soleil qui voit tout , ce jour qui nous éclaire ,
 Verra-t-il Philoctète auprès d'Ulysse assis ?
 Et pourrai-je d'Atrée envisager les fils ?
 Qu'en puis-je attendre encore ? & sur quelle
 assurance
 D'un avenir meilleur fondes-tu l'espérance ?
 Sais-tu quel traitement ils me gardent un jour ?
 Va , de ces cœurs ingrats n'attends point de
 retour.

Le crime flétrit l'ame & ne conduit qu'au crime.
 En leur faveur , dis-moi , quel intérêt t'anime ?
 Je dois te l'avouer ; je m'étonne en effet
 Que tu serves les Grecs après ce qu'ils t'ont fait.
 Toi même me l'as dit , que leur lâche insolence
 D'Ajax & de Pyrrhus outragea la vaillance ,
 Et des armes d'Achille osa priver son fils ;
 Et ton bras s'armerait contre leurs ennemis !
 Garde , garde plutôt le serment qui te lie ;
 Remène Philoctète aux bords de Thesalie ,
 Et toi-même à Scyros , tranquille & respecté ,
 Laisse périr les Grecs comme ils l'ont mérité.
 Ainsi d'un malheureux tu finis la misère ;
 Ainsi dans son tombeau tu consoles ton père ;
 Et tu n'as plus la honte aux yeux de l'Univers ,
 De rester le complice & l'appui des pervers.

P Y R R H U S .

C'est contre vous , Seigneur , que votre voix
 prononce. Le

Le Ciel veut vous guérir : sa clémence l'annonce :
Le remède est certain , & vous le rejetez !

PHILOCTETE.

Laisé - les - moi ces maux : je les ai supportés.

P Y R R H U S.

Pyrrhus est votre ami.

PHILOCTETE.

C'est l'ami des Atrides.

Tu voudrais me traîner au camp de ces perfides ,
Ou de tous mes malheurs le cruel souvenir

P Y R R H U S.

Il les vit commencer , il les verra finir ;
Et pour vous de salut il n'est point d'autre voie.

PHILOCTETE.

Ne parle plus des Grecs , ne parle plus de Troye.
Tous deux m'ont trop coûté de pleurs & de tour-
mens ;

Je ne te dis qu'un mot ; j'ai reçu tes sermens.
Veux - tu les accomplir ?

P Y R R H U S.

Je les tiendrai sans doute ,
Malgré tous les périls qu'il faut que je redoute,
Dût la Grèce en fureur contre nous deux s'armer.

PHI-

P H I L O C T E T E .

Va , leur ressentiment ne doit pas t'alarmer.
 Pyrrhus aura pour lui la vertu qui le guide ,
 La cause la plus juste , & les flèches d'Alcide.

P Y R R H U S .

Eh bien donc , suivez - moi.

S C E N E I V .

P H I L O C T E T E , P Y R R H U S , U L Y S S E , *Soldats
 de la suite d'Ulysse.*

N O N , ne l'espérez pas ,
 Ulysse & tous les Grecs arrêteront vos pas.

P H I L O C T E T E .

Ulysse! attends, mes traits vont punir cet outrage.

P Y R R H U S , *le retenant.*

Ah! gardez - vous d'en faire un si funeste usage.
 Vous les tenez de moi.

P H I L O C T E T E .

Dans un sang odieux
 Laisse-moi les tremper

P Y R .

P Y R R H U S.

Seigneur, au nom des Dieux...
 (*Le tonnerre gronde.*)
 Écoutez, leur voix parle, entendez le tonnerre :
 Leur pouvoir se déclare.

P H I L O C T E T E.

Oui, leur juste colère
 M'encourage à frapper mon indigne ennemi.

S C E N E V. & dernière.

P H I L O C T E T E, P Y R R H U S, U L Y S S E,
 H E R C U L E, *dans un nuage lumineux.*
Soldats.

H E R C U L E.

ARRETE, & reconnais Hercule & ton ami.
 Je descends pour toi seul de la voûte éternelle.
 Je partage des Dieux la grandeur immortelle.
 Tu fais par quel chemin je m'y suis élevé :
 Par les mêmes travaux tu dois être éprouvé.
 Ton fort est de marcher dans les sentiers d'Alcide :
 Suis ce jeune Héros qui s'offre pour ton guide.
 La Grèce sur tes pas conduira ses guerriers,
 Et le sang de Paris doit teindre tes lauriers.
 Sa vie est dévouée aux flèches que tu portes.
 Du

Du coupable Ilion tu briseras les portes.
 Pour Pyrrhus & pour toi les destins ont gardé
 Ce triomphe éclatant, si long-temps retardé.
 Allez chercher tous deux votre commune proie ;
 Présente au vieux Pœan les dépouilles de Troye ;
 Mais, lorsqu'en son palais tu rentreras vainqueur,
 Rapportant dans Oeta le prix de ta valeur,
 Sur le tombeau d'Alcide offres-en les prémices ;
 A mes flèches, à moi tu dois ces sacrifices.
 Vas, de ta guérison Esculape est chargé.
 Rends grâce aux Immortels qui t'auront protégé.
 Honore-les toujours : ta gloire est leur ouvrage ;
 D'un cœur religieux ils chérissent l'hommage ;
 Et la pure vertu, le plus beau don des Cieux,
 Ne meurt point avec l'homme, & se rejoint
 aux Dieux.

(Il remonte dans son nuage.)

PHILOCTÈTE.

O voix auguste & chère, & long-temps attendue !
 O voix avec transport de mon cœur entendue !
 Je vous obéirai : tous mes resentimens
 Doivent être effacés dans de si doux momens.
 Je me rends, c'en est fait : sous ces heureux auspices,
 Partons, brave Pyrrhus, avec les vents propices.
 Remplissons le destin qui nous est confié :
 Je fers, en vous suivant, les Dieux & l'amitié.

Fin du troisième & dernier Acte.

